LETTRE

De M. C*** a Mad. de ****,

Au sujet de deux Billets ridicules que M. de L*** a fait courir et imprimer.

Quantum mutatus ab illo!
Virg. Æn. Lib. II.

1789.

LETTRE

De M. C*** à Mad. de ****

VOUS me demandez, Madame, si les deux billets qui courent dans le monde sous le nom de M. de L*** et sous le mien, sont véritablement de lui et de moi. Hélas! oui. J'ai écrit l'un dans un de ces momens d'abandon auxquels on ne prend pas garde; il a écrit l'autre, dans un de ces momens d'effervescence auxquels on sait qu'il est sujet.

Mais pourquoi les a-t-il fait courir? Pourquoi, Madame? Ne pouvant faire sensation, il veut faire du bruit : il compromettroit son meilleur ami plutôt que de perdre ce qu'il croit un bon-mot, ou de manquer ce qu'il croit une bonne occasion. S'il ne restoit de moyen pour se montrer en public que les tréteaux, il finiroit par y monter.

Vous paroissez indignée, Madame, de toutes les infidélités épistolaires, de toutes les perfidies confidentielles qui deviennent si fort à la mode. Plus on aime la liberté, plus on s'irrite contre ceux qui la déshonorent. Est-il rien de plus horrible que de donner le cœur de l'Amitié à disséquer à la Haine?

Voilà deux fois que l'on trahit indignement ma confiance. Les deux personnes qui m'ont ainsi trompé sont du même parti : ce parti les soutient, les encourage, les autorise : ce parti sème les discordes dans le public, et les noirceurs en société. Autorité légitime, réputation irréprochable, intention pure, ouvrage utile, tout est calomnié par lui ; il ne respecte rien : jugez, Madame, si c'est le bon parti, et si l'on peut s'y confier.

Vous me demanderez comment j'ai

pu me confier à M. de L***? Je ne lui ai jamais accordé ma confiance. J'ai encore moins recherché la sienne. Mais il va l'offrant à tout le monde ; il la promène de porte en porte, méditant ses idées dans les rues, les combinant sur les escaliers, les débitant dès l'antichambre, qu'on les écoute ou non ; n'écoutant jamais lui-même la pensée d'autrui ou l'interprétant à sa manière. C'est ainsi qu'il m'a persécuté six ans de suite de ses projets, de ses aventures, de ses ouvrages. Il s'établissoit chez moi de force, y demeuroit à volonté, ouvroit en plein hiver toutes mes fenêtres, me faisoit geler de froid et brûler d'impatience, sans pitié pour ma poitrine, et sans retenue pour la sienne, qui ne craignoit ni les rhumes ni les disputes. Je l'écoutois, comme l'on écouteroit un somnambule, pour la singularité de ses rêves.

Cent fois vous m'avez reproché, vous-même, Madame, l'excès de ma patience. L'hospitalité, me disiez-vous, n'est pas un esclavage : chassez un Despote importun. Mais je respectois en lui sa renommée chimiste. Je respectois sa noble émulation pour les Sciences et son zèle fraternel pour les Savans. Je respectois un nom auquel une reconnoissance, pour ainsi dire filiale, m'attachoit. Je respectois les larmes qu'il avoit données à une de ses aïeules, l'appui de ma jeunesse et l'oracle de mon inexpérience. Je respectois la douleur paternelle dont j'avois été le confident et le témoin, à la mort précoce de sa fille infortunée. Enfin, je respectois jusqu'à ses fautes qu'il avouoit avec franchise, et ses disgraces qu'il soutenoit avec courage, sinon avec dignité. Il a fallu une violation bien manifeste de l'amitié, pour faire sortir

mon ame crédule de tous ces respects-là qui sembloient ne pas finir. Combien cet Homme singulier a changé de rôles dans sa vie !

Depuis un an, il ne couroit plus de maison en maison, mais de bibliothèque en bibliothèque. Jeté dans le vaste champ de l'administration, il vouloit défricher toutes les landes politiques, mais il se perdoit dans les broussailles. Du moins tout le fruit de son travail fut de vouloir nous donner les États-Généraux de 1614. Dans ce travail cependant on voyoit, à travers d'épais brouillards, une laborieuse érudition. C'est pourquoi je lui donnai le titre d'illustre Bénédictin. Il m'envoya un de ses écrits avec cette adresse : *de la part du Bénédictin L*** au Célestin C**** : c'étoit un compliment qu'il faisoit, disoit-il, à mon style. Je crus lui plaire en employant, dans mon billet, son jeu de

mots : je le lui restitue : on sait qu'il n'est pas difficile en plaisanteries, mais qu'il y tient.

D'une mauvaise allusion il a passé tout-à-coup à d'odieuses invectives, passage insensible pour lui, et transition involontaire de toutes ses idées. Vous le connoissez, Madame : ses conversations et ses écrits roulent sur deux pivots, la plaisanterie entortillée, et l'injure ouverte. Il tourne sans cesse autour d'une facétie ou d'une querelle : enfin son éloquence a, pour ainsi dire, deux visages : on croit voir dans l'un, un Bouffon, et dans l'autre un Conspirateur : les deux, vus de profil, composent la figure la plus folle du monde. Je me permets de le dépeindre, puisqu'il s'est permis de me défigurer.

Il me fait un crime épouvantable d'avoir été Jésuite dans ma première jeunesse : il a donc oublié qu'il me di-

soit autrefois que *sa grande ambition auroit été de devenir, s'il l'avoit pu, Général des Jésuites*. Vous voyez, Madame, qu'il n'étoit pas plus difficile en ambition qu'en plaisanteries. Ses vues se sont élevées avec celles de la Nation, et il n'aspire aujourd'hui à guères moins qu'à la place de premier Ministre. Quel bonheur pour la Nation, s'il en gouvernoit les finances comme il a gouverné sa propre fortune, et s'il se montroit excellent Administrateur comme il se montre excellent Ecrivain!

Admirez, Madame, la puissance de l'imagination! Des Hommes qui ne peuvent pas mettre de l'ordre dans une seule page, se persuadent qu'ils sont nés pour remettre l'ordre dans tout un Royaume!

M. de L*** qui me fait un crime d'avoir été élevé parmi les Jésuites, m'en fait un aussi d'avoir été élevé en

Italie. C'est comme si je lui reprochois de descendre par sa Maison des premières Races Napolitaines, et d'avoir dans son sang les flammes du Vésuve.

Dans sa bouche, *Jésuite* et *Italien* sont synonymes de rusé et d'adroit : à la manière adroite et rusée dont je viens de me laisser attraper deux fois de suite, on doit conclure que je n'ai pas profité de mon éducation. M. de M*** et M. de L*** viennent de me donner deux leçons dont je profiterai ; l'un m'apprend à mieux adresser mes lettres, l'autre à mieux écrire mes billets, et tous deux m'enseignent à compter dans mes liaisons la réputation d'esprit pour peu de chose, et la réputation d'honnêteté pour beaucoup.

Pour prix de leurs leçons, qu'ils me permettent tous deux de leur en donner une qui peut devenir, j'ose le dire, une règle pour le choix des représentans de

la Nation. Depuis quelque temps, des hommes ambitieux, mais d'une réputation perdue ou suspecte, voudroient séparer les mœurs personnelles de la morale publique, et persuader au Peuple que ceux qui sont flétris au tribunal de l'opinion, peuvent siéger au tribunal de la patrie, et en être les défenseurs fidèles. Quelle erreur! quel blasphême! La foi publique et la foi particulière sont liées étroitement ensemble : elles dérivent du même pacte social, de la même loi naturelle. Le charme de la vie, la sûreté du monde y sont également attachés. Chaque institution générale, chaque liaison privée sont des nœuds qui tiennent à la chaîne éternelle de nos devoirs et de nos sentimens. Cette chaîne éternelle part du cœur humain et embrasse les familles, les sociétés, les Nations. De-là, le saint amour de la patrie; de-là, la piété

filiale, et de-là, le culte sacré de l'Amitié. A Rome, à Thèbes, à Sparte, l'Amitié étoit une seconde religion, une seconde conscience. Celui qui avoit un ami, se réfugioit dans son sein comme dans un temple. Que n'auroit pas trahi, que n'auroit pas profané l'impie qui auroit profané ce temple, le sacrilège qui auroit violé cette foi? En un mot, Madame, je ne croirai jamais qu'un ami perfide puisse devenir un bon patriote! (1)

---

(1) Je ne puis m'empêcher de citer ici une phrase qui semble un oracle prononcé par la raison suprême : *la voix de la conscience doit être seule écoutée dans le choix des Députés aux États-Généraux : les hommes d'un esprit sage méritent la préférence : par un heureux accord de la morale & de la politique, il est rare que dans les affaires publiques et nationales, les plus honnêtes gens ne soient les plus habiles.* Règlement fait

Je ne répondrai pas, Madame, aux sottises que M. de L*** se permet contre un Ministre admiré de l'Europe entière. Celui qui ne respecte pas le bon sens, peut-il respecter le génie ? Celui qui ne craint pas de calomnier l'amitié, craindra-t-il de calomnier la vertu ? Celui qui verse d'une main téméraire le ridicule sur sa famille, l'épargnera-t-il à des étrangers ? Celui qui a défendu et qui défend encore les Etats-Généraux de 1614, approuvera-t-il jamais les Etats-Généraux de 1789 ? Enfin, celui qui dans la préface de

---

par le Roi pour les Lettres de convocation, page 7. Ces maximes ne plairont pas à cette foule d'Energumènes mal inspirés ou mal intentionnés qui troublent les têtes par leurs visions, et qui voudroient troubler l'État par leur influence. Cet ordre pertubateur est divisé en trois factions : l'une ne veut point de Ministre, l'autre ne veut point de Roi, l'autre ne veut point de Peuple.

Jocaste trouvoit que Corneille et Voltaire n'entendoient pas l'art tragique, trouvera-t-il que M. Necker ou Pitt entendent les Finances? La place qu'ils occupent lui étoit due : il est juste qu'ils s'élève contre des usurpateurs : il me rappelle ce Maçon qui, pour se venger d'un architecte qu'on lui avoit préféré, démolissoit pendant la nuit l'ouvrage du jour.

M. de L*** se venge plus noblement : c'est en plein jour, c'est sur la place publique que ses ressentimens éclatent. Je lui conseillerois cependant de réprimer ses philippiques ministérielles ; premièrement, parceque la véritable audace consiste aujourd'hui dans la modération ; secondement, parce que les bons esprits sont reconnus en ce moment à leur zèle commun pour la concorde ; troisièmement, parce que l'armée des Frondeurs qu'il voudroit com-

mander va disparoître devant l'armée Nationale qui s'avance; enfin, parce que ses clameurs fanfaronnes ennuyent encore plus qu'elles ne scandalisent. Elles ne le conduiront pas à la Bastille qui heureusement est fermée, mais aux petites Maisons qui restent ouvertes.

Il voudroit y échapper par un détour sinistre : *il faut*, va-t-il criant par-tout, *il faut que les Ministres ou moi soyons pendus*. Comment ne sent-il pas le danger de l'alternative ?

Après avoir reproché aux Italiens d'être Italiens, aux Génevois d'être Génevois, il se glorifie d'être *François*. Il fait fort bien de se déclarer François; car en le voyant on ne sait de quel pays il sort ; et en l'écoutant, on ne sait quelle langue il parle.

Nous pourrons écrire l'un contre l'autre, me dit-il; j'attendrai pour disputer avec lui qu'il se rende intelligible : je

ne me bats point dans les ténèbres. Sans le nommer, je l'avois comparé à un château de ma connoissance qui a autant de fenêtres que l'année a de jours, et pas une chambre bien éclairée.

M. de L*** finit par m'annoncer qu'il ne me verra plus. Il m'avoit préparé, dès long-temps, à desirer ses rigueurs. Je les avois devancées par les miennes. Il doit se souvenir qu'excédé, un jour, de ses déclamations perpétuelles contre Montesquieu, Voltaire, et M. Necker, je luis dis : *Si j'avois un Empire, je vous exilerois de ma Cour : je n'ai qu'une chambre ; je vous exile de ma chambre.* Croiriez-vous, Madame, qu'il revint le lendemain ? Croiriez-vous qu'il a forcé ma porte, il n'y a pas trois semaines ? Le Suisse de la maison où je loge s'efforça envain de l'arrêter : il n'est arrêté ni par les

Suisses, ni par les Génevois, ni par les Italiens, ni par les François, et encore moins par les bienséances.

Vous m'accuserez peut-être d'y manquer moi-même par cette Lettre un peu vive : mais vous avez desiré, Madame, un détail fidèle. Songez qu'il est naturel de s'animer en vous écrivant. Considérez, d'ailleurs, que je viens d'être trahi deux fois de suite : une première trahison blesse un cœur sensible, une seconde l'ulcère.

J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

P. S. J'apprends que M. de L*** croit se justifier, en disant que je me suis moqué de lui. Cela n'est pas. Je n'ai l'usage ni le droit de me moquer de personne ; et vous êtes témoin, Madame, que loin de profiter des facilités qu'il prête à cet égard, j'ai toujours excusé ses chimères en faveur des bons senti-

mens que je lui croyois. Au surplus ; s'il devoit écrire contre tous ceux qui se moquent de ses folies, il écriroit contre tous Paris. Je ne sais pas pourquoi il m'a donné la préférence, à moi qui suis peut-être le seul homme à Paris qui se soit hasardé à le défendre. Combien je pourrois m'étendre là-dessus! mais cette Lettre est déjà trop longue pour vous, Madame, et pour moi. La colère d'un honnête homme doit être franche, mais courte : je m'apperçois que j'ai observé la première règle mieux que la seconde.